

Soupe à la saucisse

Quel festin on nous a offert hier au palais ! dit une vieille souris à une autre souris qui n'avait pas eu la chance d'assister au banquet de la cour. J'étais assise à la vingt-et-unième place de notre vieux roi des souris, et ce n'est pas si mal ! Et qu'est-ce qu'on n'a pas servi à table ! Du pain moisi, de la couenne de jambon, des chandelles de suif, du saucisson, — puis tout recommençait. Il y avait tant de nourriture que nous avions l'impression d'avoir mangé deux dîners ! Et quelle était l'humeur merveilleuse de tous, comme la conversation était libre et aisée, si tu savais seulement ! L'ambiance était tout à fait familiale. Nous avons tout dévoré jusqu'à la dernière miette, sauf les bâtons de saucisson — ceux sur lesquels on fait griller le saucisson ; c'est justement d'eux qu'il fut question ensuite, et quelqu'un se souvint soudain de la soupe au bâton de saucisson. Il s'avéra que tout le monde avait entendu parler de cette soupe, mais personne ne l'avait goûtée, et encore moins préparée soi-même. Alors on proposa un toast magnifique en l'honneur de la souris qui saurait cuire la soupe au bâton de saucisson, et qui donc pourrait devenir directrice de l'asile pour les pauvres. Eh bien, dis-moi, n'est-ce pas une idée ingénieuse ? Et le vieux roi des souris se leva de son trône et déclara à haute voix qu'il ferait reine la jeune souris qui préparerait la soupe au bâton de saucisson la plus délicieuse. Il fixa un délai : un an et un jour.

— Eh bien, le délai est suffisant, dit l'autre souris. Mais comment la préparer, cette fameuse soupe, hein ?

Oui, comment la préparer ? C'est ce que demandaient toutes les souris, jeunes et vieilles. Chacune aurait bien voulu devenir reine, mais aucune n'avait envie de parcourir le vaste monde pour apprendre comment on prépare cette soupe. Or cela est indispensable : restée chez soi, on ne peut inventer la recette. Mais toutes les souris ne peuvent quitter leur famille et leur foyer natal ; et la vie à l'étranger n'est guère douce : là-bas, on ne goûte pas de croûte de fromage, on ne renifle pas de couenne de jambon, il faut parfois jeûner, et qui sait, on peut même tomber entre les pattes d'un chat.

Beaucoup de candidates au titre de reine furent si troublées par toutes ces réflexions qu'elles préférèrent rester chez elles, et seules quatre souris, jeunes et vives, mais pauvres, commencèrent à se préparer au départ. Chacune choisit l'une des quatre directions du monde — peut-être que l'une d'elles aurait de la chance —, et chacune se munit d'un bâton de saucisson, afin de ne pas oublier en chemin le but du voyage ; d'ailleurs, le bâton pouvait servir de bâton de pèlerin.

Elles partirent début mai et revinrent en mai de l'année suivante, mais pas toutes : seulement trois ; de la quatrième, ni nouvelles ni traces, tandis que le délai fixé approchait.

— Dans tout tonneau de miel, il se trouve toujours une cuillerée de goudron, dit le roi des souris, mais il ordonna néanmoins de rassembler les souris de toute la contrée.

Il leur fut commandé de se réunir dans la cuisine royale ; là, séparées des autres, se tenaient côte à côte les trois souris voyageuses, et à la place de la disparue, les courtisans placèrent un bâton de saucisson entouré de crêpe noir. Il fut ordonné à tous les présents de garder le silence jusqu'à ce que les voyageuses eussent parlé et que le roi des souris eût annoncé sa décision.

Eh bien, écoutons maintenant.

2. CE QUE VIT ET APPRIT LA PREMIÈRE SOURIS PENDANT SON VOYAGE

— Lorsque je partis voyager par le vaste monde, commença la petite souris, moi aussi, comme beaucoup de mes compagnes, j'imaginai avoir depuis longtemps mâché et avalé toute la sagesse terrestre. Mais la vie me montra que je me trompais cruellement, et il fallut□□ un an et un jour pour comprendre la vérité. Je partis vers le nord et commençai par traverser la mer sur un grand navire. On m'avait dit que les cuisiniers doivent être ingénieux, cependant notre cuisinier, apparemment, n'en avait aucun besoin : les cales du navire regorgeaient de lard, de viande salée et d'excellente farine moisie. Je vécus merveilleusement, rien à dire. Mais jugez vous-mêmes — aurais-je pu là-bas apprendre à cuire la soupe au bâton de saucisson ? Pendant de nombreux jours et nuits, nous naviguâmes sans cesse, ballottés et submergés par les vagues ; mais enfin le navire arriva dans un lointain port du nord, et je débarquai.

Ah, comme tout cela est étrange : quitter son foyer natal, monter sur un navire qui devient bientôt pour toi un foyer, et soudain se retrouver à des centaines de lieues de sa patrie, dans un pays totalement inconnu ! Des forêts impénétrables, de sapins et de bouleaux, m'entourèrent, et quelle odeur insupportable elles dégageaient ! Intolérable ! Les herbes sauvages exhalaient un parfum si épicé que je n'arrêtais pas d'éternuer et je pensais au saucisson. Et les immenses lacs forestiers ! Quand on s'approche de l'eau, elle semble transparente comme du cristal ; quand on s'en éloigne, elle devient noire comme de l'encre. Dans les lacs nageaient des cygnes blancs ; ils restaient si immobiles sur l'eau que d'abord je les pris pour de l'écume, mais ensuite, les voyant voler et marcher, je compris aussitôt que c'étaient des oiseaux ; car ils sont de la race des oies, on le voit à leur démarche, et on ne renie pas sa parenté ! Et je me hâtai de chercher ma propre

parenté — les souris des bois et des champs, bien qu'à vrai dire elles ne sachent guère comment organiser un festin, et c'était précisément pour cela que j'étais partie en terres étrangères. Lorsqu'ici on apprit qu'on pouvait cuire une soupe avec un bâton de saucisson — et la rumeur s'en répandit dans toute la forêt —, cela parut impossible à tous ; quant à moi, comment aurais-je pu savoir que dès cette nuit-là je serais initiée au secret de la soupe au bâton de saucisson ?

Quelques elfes s'approchèrent de moi, et le plus noble d'entre eux, montrant mon bâton de saucisson, dit :

« C'est exactement ce qu'il nous faut. La pointe est admirablement affûtée ! »

Et plus longtemps il regardait mon bâton de voyage, plus il l'admirait.

« Je peux peut-être vous le prêter pour un temps, mais pas pour toujours », dis-je.

« Bien sûr, pas pour toujours, seulement pour un temps ! » s'écrièrent-ils tous, m'arrachèrent le bâton de saucisson et partirent en dansant vers l'endroit où verdoyait une mousse tendre ; là, ils le plantèrent. Les elfes voulaient visiblement avoir leur propre mât de mai, et mon bâton de saucisson leur convenait si parfaitement qu'on eût dit qu'il avait été fait sur commande. Ils se mirent aussitôt à le décorer et l'ornèrent magnifiquement. Quel spectacle, je vous le dis !

De minuscules araignées enroulèrent le mât de fils d'or et l'ornèrent de drapeaux flottants et d'étoffes transparentes. L'étoffe était si fine et, à la lumière de la lune, brillait d'une blancheur si éblouissante que j'en avais les yeux éblouis. Ensuite, les elfes recueillirent sur les ailes des papillons une poussière multicolore et la saupoudrèrent sur l'étoffe blanche, et à l'instant même, des milliers de fleurs et de diamants scintillèrent dessus. Désormais, on ne reconnaissait plus mon bâton de saucisson — il n'existait probablement pas dans le monde entier un autre mât de mai pareil !

Soudain, comme sortis de terre, apparut une foule innombrable d'elfes. Ils ne portaient aucun vêtement, mais ils me semblaient encore plus beaux que les plus richement habillés. On m'invita aussi à contempler toute cette splendeur, mais seulement de loin, car j'étais trop grande.

« Exactement comme nous venons de le faire, dit avec un sourire le plus noble des elfes. Tu as tout vu toi-même, mais tu n'as probablement même pas reconnu ton bâton de saucisson. »

« Ah, voilà de quoi ils parlent », pensai-je, et je leur racontai tout franchement : pourquoi j'étais partie voyager et ce qu'on attendait de moi dans ma patrie.

« Dites-moi, conclus-je mon récit, quel profit le roi des souris et tout notre grand État tireront-ils du fait que j'ai vu toutes ces merveilles ? Car je ne peux pas secouer ces merveilles hors du bâton de saucisson et dire : « Voici le bâton, voici la soupe ! » On ne se rassasie pas avec un tel plat, sinon après le dîner. »

Alors l'elfe passa son petit doigt sur les pétales d'une violette bleue, puis toucha le bâton de saucisson et dit :

« Regarde ! Je la touche, et quand tu retourneras au palais du roi des souris, touche avec ce bâton de voyage la poitrine chaude du roi — et aussitôt des violettes fleuriront sur le bâton, même si dehors règne le froid le plus rigoureux. Ainsi, tu ne rentreras pas les mains vides. Et voici encore quelque chose pour toi. »

Mais avant que la petite souris montrât ce « quelque chose », elle toucha avec le bâton la poitrine chaude du roi des souris — et effectivement, à l'instant même, un charmant bouquet de violettes poussa sur le bâton. Elles embaumaient si fort que le roi des souris ordonna à plusieurs souris, celles qui se tenaient le plus près du foyer, de plonger leurs queues dans le feu, afin de parfumer la pièce avec de la laine brûlée : car les souris n'aiment pas l'odeur des violettes, pour leur odorat délicat elle est insupportable.

— Et qu'autre chose t'a donné l'elfe ? demanda le roi des souris.

— Ah, répondit la petite souris, simplement il m'a appris un tour.

Là-dessus, elle tourna le bâton de saucisson — et toutes les fleurs

disparurent instantanément. Maintenant, la souris tenait dans sa patte un simple bâtonnet et, le levant au-dessus de sa tête comme un chef d'orchestre, elle disait :

— « Les violettes réjouissent notre vue, notre odorat et notre toucher, — dit l'elfe, — mais il reste encore le goût et l'ouïe ».

La souris se mit à diriger, et à l'instant même une musique se fit entendre, pourtant tout à fait différente de celle qui résonnait dans la forêt lors de la fête des elfes : cette musique rappela aussitôt à tous les bruits d'une cuisine ordinaire. Quel concert, quel concert ! Il commença soudainement — comme si le vent s'était mis à hurler dans toutes les cheminées à la fois ; dans toutes les marmites et tous les pots, l'eau se mit soudain à bouillir et, en sifflant, déborda par-dessus bord, tandis que le tisonnier frappait contre une marmite en cuivre. Puis, tout aussi soudainement, le silence revint : on n'entendait plus que le sourd murmure de la bouilloire, si étrange qu'il était impossible de savoir si elle entraînait en ébullition ou si on venait juste de la poser. Dans une petite marmite, l'eau bouillonnait, et dans une grande aussi, — et elles bouillonnaient sans prêter la moindre attention l'une à

l'autre, comme si elles étaient devenues folles. Et la souris agitait son bâtonnet de plus en plus vite. L'eau dans les marmites bouillonnait, sifflait et moussait, le vent hurlait sauvagement, et la cheminée grondait : hou-ou-ou ! La souris eut tellement peur qu'elle en laissa tomber son bâtonnet.

— Voilà un potage ! s'écria le roi des souris. Et qu'aurons-nous pour le second service ?

— C'est tout, répondit la souris en faisant une révérence.

— Eh bien, cela suffit, décida le roi des souris. Écoutons maintenant ce que dira la deuxième souris.

3. CE QUE RACONTA LA DEUXIÈME SOURIS

— Je suis née dans la bibliothèque du palais, commença la deuxième souris. Ni moi ni toute ma famille n'avons jamais réussi, de toute notre vie, à mettre les pieds dans la salle à manger, sans parler de la réserve. Je n'ai vu la cuisine pour la première fois que durant mon voyage, et voici que je la revois maintenant. À vrai dire, à la bibliothèque, nous devons souvent endurer la faim, mais en revanche nous avons acquis de grandes connaissances. Et lorsque parvint jusqu'à nous la rumeur de la récompense royale offerte pour une soupe faite d'un bâtonnet de saucisse, ma vieille grand-mère dénicha un manuscrit. Elle-même, il est vrai, ne pouvait pas lire ce manuscrit, mais elle avait entendu d'autres le lire et avait retenu cette phrase : « Si tu es poète, tu sauras faire cuire une soupe même avec un bâtonnet de saucisse ». Grand-mère me demanda si je possédais le don poétique. Je ne me connaissais rien de tel, mais grand-mère déclara que je devais absolument devenir poétesse. Alors je demandai ce qu'il fallait pour cela, — car devenir poétesse n'était pas plus facile pour moi que de cuisiner une soupe avec un bâtonnet de saucisse. Grand-mère, ayant écouté au cours de sa vie quantité de livres, dit qu'il fallait trois choses : l'intelligence, l'imagination et le sentiment.

« Procure-toi tout cela, conclut-elle, et tu deviendras poétesse, — alors tu seras certainement capable de faire cuire une soupe même avec un bâtonnet de saucisse ».

Ainsi je partis vers l'ouest et me mis à errer par le monde afin de devenir poétesse.

Je savais que dans toute affaire l'intelligence est ce qu'il y a de plus important, tandis que l'imagination et le sentiment n'ont qu'une importance secondaire, — aussi décidai-je avant tout de me procurer l'intelligence. Mais où la chercher ? « Va vers la fourmi et acquiers d'elle la sagesse », dit le grand roi judéen ; j'avais entendu cela encore à la bibliothèque ; je ne m'arrêtai pas une seule fois jusqu'à ce

que j'atteigne enfin une grande fourmilière. Là, je me tapis et commençai à acquérir la sagesse.

Quel peuple respectable que ces fourmis, et combien elles sont sages ! Chez elles, tout est calculé jusque dans les moindres détails. « Travailler et pondre des œufs, disent les fourmis, signifie vivre dans le présent et prendre soin de l'avenir », — et elles agissent ainsi. Toutes les fourmis se divisent en nobles et en ouvrières. La position de chacun dans la société est déterminée par son numéro. La reine des fourmis porte le numéro un, et toutes les fourmis sont obligées d'être d'accord avec son opinion, car elle a avalé depuis fort longtemps toute la sagesse terrestre. Il était très important pour moi de l'apprendre. La reine parlait tant et avec tant d'esprit que ses discours me parurent même trop savants. Elle affirmait, par exemple, qu'il n'y avait rien de plus haut dans le monde entier que leur fourmilière, alors que juste à côté d'elle se dressait un arbre beaucoup plus élevé ; cela, bien sûr, personne ne pouvait le nier, aussi fallait-il simplement se taire. Un soir, une fourmi escalada le tronc très haut et s'égara sur cet arbre ; il est vrai qu'elle n'atteignit pas le sommet, mais elle monta plus haut que n'importe quelle autre fourmi ne l'avait jamais fait. Et lorsqu'elle revint chez elle et se mit à raconter qu'il existait dans le monde quelque chose de plus haut que leur fourmilière, les autres fourmis jugèrent ses paroles offensantes pour toute la race fourmie et condamnèrent l'audacieux à porter une muselière et à une longue détention solitaire. Peu après, une autre fourmi grimpa sur l'arbre, accomplit le même voyage et raconta également sa découverte, mais plus prudemment et d'une manière quelque peu vague ; et parce qu'il était une fourmi très respectée, de plus issue des nobles, on le crut, et quand il mourut, on lui éleva un monument fait de coquilles d'œuf — en signe de respect pour la science.

— Il m'est souvent arrivé de voir, poursuivit la souris, comment les fourmis transportent des œufs sur leur dos. Une fois, une fourmi laissa tomber un œuf, et beau qu'elle essayât de le ramasser, elle n'y parvint pas. Deux autres fourmis accoururent et, sans ménager leurs forces, se mirent à l'aider. Mais elles faillirent laisser tomber leur propre fardeau, et lorsqu'elles reprirent leurs esprits, elles abandonnèrent leur camarade dans le malheur et s'enfuirent, car chacun tient davantage à son propre bien qu'à celui d'autrui. La reine des fourmis vit là une preuve supplémentaire que les fourmis possèdent non seulement un cœur, mais aussi l'intelligence. « Ces deux qualités nous placent, nous les fourmis, au-dessus de tous les êtres raisonnables, dit-elle. L'intelligence, toutefois, vient en premier lieu, et j'en suis dotée plus que quiconque ! » Sur ces mots, la reine se dressa majestueusement sur ses pattes arrière, et je l'avalai ; elle diffère tellement des autres qu'il était impossible de se tromper. « Va vers la fourmi et acquiers d'elle la sagesse ! » — et j'absorbai la sagesse вместе avec la reine elle-même.

Ensuite, je m'approchai davantage du grand arbre qui poussait près de la fourmilière. C'était un chêne haut et touffu, probablement très vieux. Je savais qu'y habitait une femme appelée dryade. Elle naît, vit et meurt avec l'arbre. J'avais entendu cela encore à la bibliothèque, et maintenant je voyais de mes propres yeux la jeune fille des bois. En m'apercevant, la dryade poussa un cri perçant : comme toutes les femmes, elle avait très peur de nous, les souris ; mais elle avait pour cela des raisons bien plus sérieuses que les autres : car je pouvais ronger les racines de l'arbre dont dépendait sa vie. Je lui parlai doucement et amicalement et la rassurai, et elle me plaça dans sa main délicate. Ayant appris pourquoi je m'étais mise à errer par le monde, elle me suggéra que peut-être, dès ce soir-là, je parviendrais à obtenir l'un des deux trésors qui me restaient à trouver. La dryade expliqua que l'esprit de l'imagination était son bon ami, qu'il était beau comme le dieu de l'amour et qu'il se reposait longuement sous l'ombre des branches vertes, tandis que les branches bruissaient alors au-dessus d'eux deux plus fort que d'habitude. Il l'appelait sa dryade préférée, disait-elle, et son chêne, son arbre préféré. Ce chêne nouveau, puissant et magnifique lui plaisait beaucoup. Ses racines plongeaient profondément dans la terre, tandis que son tronc et sa cime s'élançaient haut vers le ciel ; il connaissait les froides tempêtes de neige, les vents furieux et les rayons ardents du soleil.

« Oui, poursuivit la dryade, là-haut, à la cime du chêne, chantent les oiseaux et racontent des pays lointains. Une seule branche de ce chêne est desséchée, et c'est sur elle qu'une cigogne a bâti son nid. C'est très beau, et l'on peut en outre écouter les récits de la cigogne sur le pays des pyramides. Tout cela plaît beaucoup à l'esprit de l'imagination, et parfois moi-même je lui raconte la vie dans la forêt : de l'époque où j'étais encore toute petite, où mon arbrisseau dépassait à peine le sol, si bien que même l'ortie lui cachait le soleil, et de tout ce qui s'est passé depuis lors jusqu'à aujourd'hui, où le chêne a grandi et s'est fortifié. Et maintenant écoute-moi : cache-toi sous le gaillet et observe attentivement. Quand l'esprit de l'imagination apparaîtra, je saisirai la première occasion pour lui arracher une plume de l'aile. Toi, ramasse cette plume — il n'en existe pas de meilleure pour aucun poète ! Et tu n'auras besoin de rien d'autre ».

— L'esprit de l'imagination arriva, la plume fut arrachée, et je l'obtins, poursuivit la souris. Je dus la plonger dans l'eau et l'y tenir jusqu'à ce qu'elle ramollisse, puis je la grignotai, bien qu'elle fût peu digestible. Oui, il n'est pas facile de nos jours de devenir poète, il faut d'abord digérer beaucoup de choses. Maintenant j'avais acquis non seulement l'intelligence, mais aussi l'imagination, et avec elles il ne me manquait plus rien

il suffisait de trouver ce sentiment dans notre propre bibliothèque. Là, j'ai entendu un grand homme dire qu'il existe des romans dont l'unique destination est de délivrer les gens de larmes superflues. C'est une sorte d'éponge qui absorbe les sentiments. Je me suis souvenue de plusieurs livres semblables. Ils m'ont toujours paru particulièrement appétissants, car ils étaient si lus et si gras qu'ils avaient probablement absorbé toute une mer de sentiments.

De retour dans ma patrie, je suis rentrée chez moi, à la bibliothèque, et aussitôt je me suis attaquée à un grand roman — ou plutôt à sa chair, ou, pour ainsi dire, à son essence ; quant à l'écorce, c'est-à-dire la reliure, je n'y ai pas touché. Lorsque j'eus digéré ce roman, puis un autre, je sentis soudain quelque chose s'agiter en moi. Alors je grignotai encore un morceau d'un troisième roman — et je devins poétesse. Je le dis ainsi à tous. Des maux de tête me prirent, des coliques dans le ventre — bref, partout où cela pouvait faire mal ! Alors je me mis à imaginer : que raconter sur ce bâton de saucisse ? Et aussitôt, dans ma tête, se mirent à tourbillonner une multitude de bâtons — oui, la reine des fourmis avait visiblement un esprit extraordinaire ! D'abord, je me souvins tout à coup, sans raison, de l'homme qui, prenant dans sa bouche une baguette magique, devenait invisible ; puis je me rappelai la baguette providentielle, puis que « le bonheur n'est pas un bâton, on ne peut le saisir dans ses mains » ; ensuite — que « chaque bâton a deux bouts » ; enfin, tout ce que je crains « comme un chien craint le bâton », et même la « discipline du bâton » ! Ainsi, toutes mes pensées se concentrèrent sur toutes sortes de bâtons et de baguettes. Si tu es poète, sache chanter même un simple bâton ! Or moi, je suis désormais poétesse, et pas moins bonne que les autres. Désormais, je pourrai chaque jour vous régaler d'un récit sur quelque baguette — voilà mon potage !

— Écoutons la troisième, dit le roi des souris.

— Pi-i, pi-i ! retentit derrière la porte, et dans la cuisine entra comme une flèche une petite souris, la quatrième dans l'ordre — celle-là même que tous croyaient perdue. Dans sa hâte, elle renversa le bâton de saucisse entouré de crêpe noir. Elle avait couru jour et nuit, voyagé par le train de marchandises dans lequel elle avait à peine eu le temps de sauter, et pourtant elle avait failli arriver en retard. En chemin, elle avait perdu son bâton de saucisse, mais elle avait conservé sa langue, et maintenant, toute ébouriffée, elle se fraya un passage et commença aussitôt à parler, comme si l'on n'avait attendu qu'elle seule, comme si l'on n'avait voulu écouter qu'elle seule, comme si le monde entier tenait uniquement à elle. Elle jacassait sans discontinuer et apparut si inopinément que personne ne put l'arrêter à temps, et la souris réussit à parler jusqu'au bout. Eh bien, écoutons-la nous aussi.

4. CE QUE RACONTA LA QUATRIÈME SOURIS, QUI PARLA APRÈS LA DEUXIÈME

— Je me rendis aussitôt dans une immense ville. Comment s'appelle-t-elle, je ne m'en souviens d'ailleurs pas : j'ai mauvaise mémoire pour les noms. Directement depuis la gare, je fus transportée avec des marchandises confisquées à l'hôtel de ville, et de là je courus chez le geôlier. Il raconta beaucoup de choses sur les prisonniers, surtout sur l'un d'eux, tombé en prison pour des paroles imprudemment prononcées. On avait monté une affaire retentissante, mais au fond elle ne valait pas un pet de lapin. « Toute cette histoire n'est qu'un potage de bâton de saucisse », déclara le geôlier, « mais pour ce potage, le pauvre diable risque bien de payer de sa tête ». Il va de soi que je m'intéressai au prisonnier et, profitant d'un instant, je me glissai dans sa cellule : car il n'existe au monde aucune porte verrouillée sous laquelle une souris ne trouve une fente. Le détenu avait de grands yeux brillants, un visage pâle et une longue barbe. La lampe fumait, mais les murs y étaient déjà habitués et ne pouvaient devenir plus noirs. Le prisonnier grattait sur le mur des dessins et des vers, en blanc sur noir, mais je ne les examinai pas. Il s'ennuyait visiblement, et j'étais pour lui une invitée désirée ; aussi m'attirait-il avec des miettes de pain, sifflotait-il et me disait-il des mots tendres. Il devait être très heureux de me voir, et moi je ressentis de l'affection pour lui ; nous devînmes rapidement amis. Il partagea avec moi son pain et son eau, me nourrit de fromage et de saucisse — bref, je vivais là magnifiquement, mais ce qui me plaisait le plus, c'est qu'il m'aimait beaucoup. Il me permettait de courir sur ses mains, même de grimper dans ses manches et d'escalader sa barbe ; il m'appelait sa petite amie. Et moi aussi je l'aimais beaucoup, car la véritable amour doit être réciproque. J'oubliai pourquoi j'étais partie voyager par le monde, j'oubliai même mon bâton de saucisse dans quelque fente — il y gît probablement encore aujourd'hui. Je décidai de ne pas quitter mon nouvel ami : car si je le quittais, le malheureux n'aurait plus personne au monde, et il n'aurait pu le supporter. Toutefois, moi je restai, mais lui non. La dernière fois que nous nous vîmes, il paraissait si triste, me donna une double portion de pain et de croûtes de fromage, et m'envoya un baiser aérien en adieu. Il partit — et ne revint jamais. Je ne pus jamais rien apprendre de plus sur lui.

Je me souvins des paroles du geôlier : « On a concocté un potage de bâton de saucisse. » Lui aussi m'avait d'abord attirée vers lui, puis m'avait enfermée dans une cage qui tournait comme une roue. C'est simplement épouvantable ! On court et on court, sans avancer d'un pouce, et tout le monde se moque de vous.

Mais le geôlier avait une adorable petite-fille aux boucles dorées, aux yeux étincelants et à la bouche toujours souriante.

— Pauvre petite souris, dit-elle un jour en regardant dans ma vilaine cage, puis elle repoussa le verrou de fer — et aussitôt je bondis sur le rebord de la fenêtre, et de là je sautai dans la gouttière. « Libre, libre, de nouveau libre ! » triomphai-je, oubliant même dans ma joie pourquoi j'étais venue ici.

Cependant il faisait sombre, la nuit approchait. Je m'installai pour la nuit dans une vieille tour où habitaient un veilleur et une chouette. Au début, je les craignis un peu, surtout la chouette — elle ressemble beaucoup à un chat, et de plus elle a un grand défaut : comme le chat, elle mange les souris. Mais qui parmi nous ne se trompe jamais ! Cette fois, c'est moi qui me trompai. La chouette s'avéra une personne très respectable et instruite. Elle avait vu beaucoup de choses durant sa longue vie, en savait plus que le veilleur, et presque autant que moi. Ses petits chouettards prenaient chaque bagatelle trop à cœur. « Ne faites pas de potage avec un bâton de saucisse », leur enseignait-elle en pareil cas, « ne faites pas de bruit pour des riens », et elle ne les grondait pas davantage ! C'était une mère très tendre. Et moi aussitôt je ressentis pour elle une telle confiance que je poussai même un petit cri depuis ma fente. Cela lui fit très plaisir, et elle me promit sa protection. Elle ne permettrait désormais à aucun animal de me manger, dit-elle, et préférerait le faire elle-même, vers l'hiver, quand il n'y aurait plus rien à manger.

La chouette était très intelligente. Elle me prouva, par exemple, que le veilleur ne pourrait pas sonner s'il n'avait pas de corne suspendue à sa ceinture. Et pourtant il fait l'important et s'imagine qu'il ne vaut pas moins qu'une chouette ! Que voulez-vous qu'on y fasse ! Il porte de l'eau dans un tamis ! Un potage de bâton de saucisse !... C'est alors que je lui demandai de me dire comment il faut préparer ce potage. Et la chouette expliqua : « Le potage de bâton de saucisse n'est qu'un proverbe ; chacun le comprend à sa manière, et chacun pense avoir raison. Mais si l'on examine bien les choses, il n'existe aucun potage. » — « Comment, aucun ? » m'écriai-je, stupéfaite. Quelle nouvelle ! Oui, la vérité n'est pas toujours agréable, mais elle est au-dessus de tout. La vieille chouette dit la même chose. Je réfléchis, je réfléchis encore, et je compris que si je rapportais chez moi ce qu'il y a de plus élevé au monde, c'est-à-dire la vérité, cela serait bien plus précieux qu'un quelconque potage. Et je me hâtai de rentrer afin de vous offrir au plus vite ce qu'il y a de plus élevé et de meilleur — la vérité. Les souris sont un peuple instruit, et le roi des souris est plus instruit que tous ses sujets. Et il peut me faire reine au nom de la vérité.

— Ta vérité est un mensonge ! s'écria la souris qui n'avait pas encore pris la parole. Je peux préparer ce potage, et je le préparerai !

5. COMMENT ON PRÉPARE LE POTAGE...

— Je n'ai voyagé nulle part, dit la troisième souris. Je suis restée dans ma patrie — c'est plus sûr. Inutile de courir le vaste monde quand on peut tout obtenir chez soi. Et je suis restée ! Je ne me suis pas liée avec toute sorte de vermine pour apprendre à faire le potage, je n'ai pas avalé de fourmis et je n'ai pas importuné les chouettes. Non, je suis arrivée à tout par moi-même, par mon propre esprit. Veuillez placer la marmite sur le feu. Voilà ! Versez-y de l'eau, et en abondance. Bien ! Maintenant allumez le feu, et fort. Très bien ! Que l'eau bouille, qu'elle écume à gros bouillons ! Jetez dans la marmite le bâton de saucisse... Ne

Voudriez-vous à présent, Votre Majesté, plonger votre queue royale dans l'eau bouillante et remuer légèrement la soupe ! Plus vous remuerez longtemps, plus le bouillon sera riche, car c'est très simple. Et il ne faut aucun assaisonnement : contentez-vous de rester assis et de remuer avec votre petite queue ! Voilà ainsi !

— Ne pourrait-on pas confier cela à quelqu'un d'autre ? demanda le roi des souris.

— Non, répondit la souris, absolument pas. Car toute la force réside dans la queue royale !

Et voilà que l'eau se mit à bouillir, tandis que le roi des souris s'installa près du chaudron et étendit sa queue, comme les souris ont coutume de faire pour écumer le lait. Mais dès que la vapeur brûlante eut effleuré la queue royale, le roi bondit aussitôt sur le sol.

— Eh bien, tu seras reine ! dit-il. Quant à la soupe, attendons jusqu'à nos noces d'or. Comme les pauvres de mon royaume seront heureux ! Mais peu importe, qu'ils continuent d'attendre et de se lécher les babines ; ils auront tout le temps pour cela.

On célébra le mariage, mais beaucoup de souris, en rentrant chez elles, grommelèrent :

— Est-ce vraiment une soupe faite d'un bâton de saucisse ? Cela ressemble plutôt à une soupe de queue de souris !

Elles estimaient que certains détails rapportés par les trois souris avaient été, somme toute, assez bien transmis, mais qu'il aurait fallu, peut-être, raconter le tout d'une manière entièrement différente. Nous, disaient-elles, nous aurions raconté ceci ainsi et cela de telle façon.

Cependant, ceci n'est que critique, et le critique est toujours fort de son esprit après coup.

Cette histoire fit le tour du monde, et les opinions à son sujet se divisèrent ; mais elle-même n'en fut nullement changée. Elle est fidèle dans tous ses détails, du début à la fin, y compris le bâton de saucisse. Seulement, il vaut mieux ne pas attendre de remerciements pour ce conte : vous ne les obtiendrez jamais !